

LES IDENTITÉS DANS LA TOTALITÉ-MONDE

Patrick Chamoiseau et Silyane Larcher

P.U.F. | *Cités*

**2007/1 - n° 29
pages 121 à 134**

ISSN 1299-5495

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cites-2007-1-page-121.htm>

Pour citer cet article :

Chamoiseau Patrick et Larcher Silyane, « Les identités dans la totalité-monde »,
Cités, 2007/1 n° 29, p. 121-134. DOI : 10.3917/cite.029.0121

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les identités dans la totalité-monde

ENTRETIEN AVEC PATRICK CHAMOISEAU
PROPOS RECUEILLIS PAR SILYANE LARCHER

SILYANE LARCHER. — *La question coloniale ne se pose pas aux Antilles comme ailleurs, puisque la période coloniale ne s'est pas suivie de l'indépendance, mais de l'assimilation juridico-politique faisant de la Martinique et de la Guadeloupe des départements français d'outre-mer, au même titre que n'importe quel département en France. Comment définiriez-vous la situation historique et politique de ces îles aujourd'hui, plus particulièrement de la Martinique ?*

PATRICK CHAMOISEAU. — Je crois que, lorsqu'on parle de la Martinique, on parle pour toutes les Amériques créoles, car, pour moi, nous sommes des Créoles américains. Il ne faut pas essayer d'appliquer à ces pays, surtout à la Martinique, les schémas de décolonisation que l'on a appliqués à des pays qui ont, je dirais, des cultures ataviques. Celles-ci sont des cultures très anciennes, qui ont des millénaires d'existence, un arrière-pays non seulement géographique mais aussi identitaire et culturel. Il est vrai que, lorsque

Cités 29, Paris, PUF, 2006

ces pays ont commencé leur décolonisation, ils ont cherché tout ce qui avait été là avant les colonisateurs – la langue, les dieux, les traditions, etc. – pour les opposer à tout ce que les colonisateurs affirmaient comme étant des valeurs imposables à tous, des valeurs universelles. Il y a, dans ces pays, un avant la colonisation. Le problème, en ce qui concerne la Martinique, c'est que nous sommes nés *dans* la colonisation. Avant la colonisation, il n'y a rien, ou alors les Amérindiens, qui ont été génocidés. Ensuite, les colons font venir les esclaves africains, et commence ainsi le processus de créolisation, où tous ces peuples – survivants amérindiens, colons européens, ethnies africaines, etc. – vont se retrouver dans la matrice plantationnaire et vont forger cette nouvelle culture populaire qui constitue notre soubassement culturel et identitaire. Cela change tout. Nous sommes nés *dans* la colonisation, et lorsque nous devons envisager notre émergence au monde, nous ne

pouvons pas activer des choses qui étaient là avant la colonisation. Bien sûr, on a essayé. Aimé Césaire constitue le meilleur exemple : il est reparti en Afrique pour chercher une identité négro-africaine, un monde noir sur lequel il a adossé sa rébellion ; et très souvent ici, pendant les années 1950-1960, on a cherché – et moi aussi – les traditions créoles, la langue créole que l'on considérait comme la langue de l'authenticité contre la langue française. Mais la langue créole est également née dans la colonisation, elle apparaît lorsque les premiers colons rencontrent les Amérindiens, et les colons européens commencent à parler créole avant nous.

Les choses sont donc très compliquées, car une nouvelle entité anthropologique a émergé du fait de la colonisation, donc le travail aujourd'hui consiste d'abord en une clarification identitaire. Tout est nouveau. Nous ne sommes pas un peuple atavique mais composite. Quelle est donc alors l'identité générée par un peuple composite, le monde entier devient-il composite, le processus de complexification des cultures et des identités à l'œuvre dans le monde ressemble-t-il à ce que nous avons vécu, quelles sont les nouvelles modalités du vivre-ensemble ? Ce sont là des questions fondamentales que nous avons à régler.

En ce qui concerne les aspects politiques, je considère que nous sommes des nations naturelles, des nations sans État. Moi, je suis indépendantiste, mais les Martiniquais dans leur majorité ne sont pas indépendantistes. Pourquoi ? Parce que cette clarification identitaire

n'a pas été faite : pour vouloir exister, il faut appréhender sa propre existence, définir son espace d'existence au monde, et cela n'est pas très évident pour nous parce que nous ne savons pas comment comprendre les identités, les cultures et les espaces composites. Nous n'avons donc pas, collectivement et massivement, cette revendication d'une existence politique qui dépasserait le simple stade de la nation naturelle. Même la notion de « nation naturelle » est contestée ou mal comprise par mes compatriotes. Selon moi, pour dépasser le stade de la nation naturelle, il faut qu'il y ait aspiration à une forme de souveraineté. Cependant, est-ce que cela doit passer inévitablement par le modèle de l'État-nation tel qu'on l'a connu en Europe, et qui est en train de s'épuiser ? L'État-nation européen a produit des choses magnifiques, des cohérences somptueuses, il a permis d'avancer dans beaucoup de domaines, mais l'on voit bien que nous passons à un nouveau stade d'organisation étatique, le stade transnational de l'espace européen. Cela est déjà le signe que l'État-nation, dans ses modalités traditionnelles, ne parvient plus à traiter des problèmes qui relèvent de la totalité-monde. On s'aperçoit de plus en plus que les peuples qui ne sauront pas s'organiser à l'échelle mondiale ou qui n'auront pas accès à des institutions mondiales ne pourront pas traiter les problèmes les plus élémentaires qui se poseront à eux, notamment l'environnement ou le chômage (qui passe par une intervention mondialisée sur l'économie). Les capitalistes libéraux ont vingt ans d'avance en matière de

mondialisation, à la différence des forces progressistes. Nous nous trouvons donc à un moment où nous devons penser notre existence au monde d'une manière que personne encore ne connaît ou qui, en tout cas, est en train de changer. Alors, quelle forme d'État, quelle organisation faut-il envisager pour les différentes nations, naturelles ou pas ? Comment concevoir une *métanation* ? C'est la grande difficulté. Le monde est en mutation, avec des modalités nationales et étatiques complètement révisées, et nous avons à émerger dans un futur que nous ne connaissons et nous ne maîtrisons pas, avec des modalités de constitution identitaire très modernes, mais que nous ne parvenons pas à comprendre.

CITÉS. — *Comment définissez-vous le rôle de l'écrivain dans le contexte de la société martiniquaise d'aujourd'hui ? Quelle serait, selon vous, votre mission en tant qu'écrivain ?*

P. C. — On peut parler de littérature à différents niveaux. D'abord, fondamentalement, la littérature n'est au service de rien, elle n'a pas de mission. En ce qui me concerne, la seule mission que j'assignerais à la littérature, ce serait de mieux comprendre ce qu'est la littérature. Lorsque j'écris, c'est essentiellement pour mieux comprendre ce qu'est la littérature. Pourquoi est-il important d'avoir une littérature ? Parce que son mode d'apparition s'effectue dans un espace qui est celui de la connaissance de nous-mêmes, du vivant. Nous sommes situés entre deux grands mystères, l'infiniment grand et l'infiniment petit, pratiquement inatteignables pour notre conscience et notre équipement

humain. Nous sommes, en outre, confrontés au tragique de l'existence, à la mort. Quel sens donner à tout cela ? Il me semble que tout ce que l'homme a produit en termes d'imaginaire est une manière de se tenir debout en face de ce mystère et de ce tragique. Dans ces conditions, les arts sont fondamentaux, car on s'aperçoit aujourd'hui que la science ne parvient pas à venir à bout des grands mystères et que, plus on avance de manière scientifique, plus ils prennent de la densité. Il existe donc une attitude, un mode de connaissance, un mode d'existence, une amélioration de soi qui passe par la production esthétique. Par un rapport de plus en plus large à la beauté. La fonction de la littérature est de permettre à l'homme de mieux vivre sa condition et de mieux affronter ces grands mystères. La littérature est un des modes d'accès à la beauté.

En plus de ce contexte fondamental, il existe un autre qui s'impose à l'écrivain contemporain. Nous passons de ces absolus culturels et identitaires, les peuples solitaires, à une échelle qui est celle de la totalité-monde, les peuples reliés, une sorte de méta-peuple. Jusqu'à présent, lorsqu'on avait une littérature, elle était nationale. Balzac pensait que la langue française pouvait épuiser la totalité du réel. Dans ce contexte, la littérature servait à organiser une sorte de cohérence nationale intérieure, culturelle, collective, sociologique, elle examinait une communauté et créait en son sein un lien. Aujourd'hui, l'échelle de l'écrivain, c'est le monde. La question qui se pose est de savoir comment exister, en tant que

communauté martiniquaise, à l'échelle du monde, et non pas à l'échelle de la Martinique, de mon clocher, de ma nation, de ma langue, de ma culture et de mes ancêtres. Tous les peuples sont précipités à cette échelle extraordinaire, qui représente à mon avis un stade particulier du développement de l'espèce humaine, peut-être celui qui verra le dépassement de *sapiens sapiens*.

Enfin, il existe un dernier contexte qui s'impose à l'écrivain, qui est le lieu dans lequel il se trouve. Nous ne sommes plus dans un territoire ou une nation, dans la mesure où ceux-ci ne sont pas fermés à la totalité-monde. Cette dernière traverse la Martinique, elle traverse les cultures, les problématiques. Cependant, nous sommes dans un lieu, et ce lieu – la Martinique – connaît quelques difficultés, notamment une certaine obscurité identitaire, culturelle, historique, une grande menace pesant sur la langue créole, enfin, une irresponsabilité collective. Tous les problèmes de mon petit contexte y sont, et il est sûr que l'écrivain, tout en gardant le regard sur la compréhension de la littérature et sur l'existence à l'échelle de la totalité-monde, ne peut pas désertier le petit contexte. Celui-ci est incontournable, comme le dirait Glissant, on n'existe pas au monde de manière désincarnée, comme « citoyen du monde », etc. On ne peut exister au monde qu'à partir d'un lieu, d'un contexte qu'il faut aussi traiter.

Donc, je vise à la fois, dans ma littérature – et c'est peut-être ainsi que je définirais ma mission – d'abord à com-

prendre, par la production littéraire, cette forme d'art ; ensuite, à mieux exister à l'échelle d'une totalité-monde, à poser la question de ce qu'est une conscience humaine à ce niveau et de savoir comment organiser le vivre-ensemble aujourd'hui, à l'échelle de la totalité-monde ; enfin, à affronter les questions liées au petit contexte, comme sauver la langue créole, traiter le problème de la mémoire de l'esclavage, de la souveraineté..., etc. Mais cette dernière dimension, le petit contexte, est la moins importante. Par exemple, à une certaine époque, la littérature haïtienne se trouva confrontée à Duvalier ; la littérature africaine, de son côté, affronta la colonisation puis la décolonisation, etc. Ces littératures eurent de très beaux éclats. Mais quand Duvalier a disparu, tout comme l'ancienne forme de colonisation, que la totalité-monde a commencé son œuvre, ce fut la déroute dans ces littératures. Car, une fois que ces questions politiques se sont retirées, ces postures militantes sont devenues caduques. Si la littérature n'a pas tenu compte des deux autres dimensions, les textes qu'elle a produits n'ont plus de valeur. Ce qui rend la littérature pertinente, ce sont seulement ces deux dimensions : comprendre-interroger la littérature et comprendre-interroger le monde tel qu'il fonctionne aujourd'hui et conditionne nos communautés et nos individualités. Le petit contexte est important en ceci que je ne pourrais pas participer à l'aventure littéraire et humaine contemporaine si je ne tenais pas compte des problèmes de mon lieu d'origine. Mais, si je ne tenais compte que de cela, en faisant une littérature

étroitement engagée qui se donnerait pour mission de libérer la Martinique, ma littérature n'aurait aucun intérêt, car elle disparaîtrait avec l'écosystème politique qui l'a générée. Si l'on considère par exemple l'œuvre de Césaire, ce n'est pas pour la négritude qu'elle va passer à la postérité. Ses pièces de théâtre sont liées à la décolonisation et, si l'on enlève ce contexte, on voit qu'elles ont moins d'intérêt pour nous permettre de comprendre quelque chose au monde d'aujourd'hui. Lorsqu'on essaie donc d'établir quelle est la fonction d'un écrivain, il faut se placer à une échelle de réalisation qui n'est pas, d'un point de vue fondamental, celle du petit contexte.

CITÉS. — *Cette réponse peut surprendre. Certes, ce n'est pas le combat idéologique ou politique qui constitue le leitmotiv de votre écriture. Cependant, à vous lire, on n'a pas l'impression que la présence à son lieu naturel constitue seulement le troisième contexte de l'activité littéraire, mais plutôt que vous liez la démarche littéraire à l'interrogation identitaire qui est celle de la population à laquelle vous appartenez. Dans vos écrits, il y a une volonté de mettre en valeur cette identité, ses ressources inexplorées. On est étonné maintenant de voir que vous faites intervenir cette dimension en dernier.*

P. C. — Il s'agit du « petit contexte », il ne faut pas se tromper. Beaucoup de lecteurs me disent : il faut raconter l'histoire de ma grand-mère, il faut venir à tel endroit, écrire l'histoire de mon quartier... Pour les gens, je suis un gardien de la mémoire et de la tradition. Mais cela constitue seulement le petit contexte. Les gens

ont besoin de cette mémoire orale qui n'est pas prise en compte par les institutions de conservation. Cette littérature, qui connaît, il est vrai, un certain succès grâce à cela, tient compte de ce contexte. Il aurait été dommage que moi, qui suis Martiniquais, j'écrive des romans complètement désinscrits du petit contexte dans lequel s'exerce ma présence au monde. Mais, pour prendre l'exemple de *Solibo magnifique*, nous savons désormais que, dans la sensibilité contemporaine mondiale, les formes d'expression écrite et orale doivent entrer dans un processus de complémentarité. Dans le contexte martiniquais, l'oralité s'est perdue parce qu'en effet la littérature n'a pas pris le relais du conteur, mais elle est entrée dans un processus mimétique des formes écrites dominantes. Il fallait donc trouver l'articulation appropriée pour tendre la main au conteur et entrer dans la modernité. L'objectif reste cependant la modernité : non de ramener les vieux conteurs sur la place publique et de nous réunir autour d'eux en famille, comme aux veillées d'antan, mais d'ancrer la littérature dans le monde et la sensibilité contemporains où elle doit se trouver une nouvelle complexité qui intègre dans un nouveau langage l'oral et l'écrit, entre autres...

Le petit contexte, on le voit, certes, mais le grand contexte, on le voit aussi, et cela est valable pour tous les romans. *Texaco*, par exemple, traite de la question urbaine. Aujourd'hui, pratiquement tous les exclus de l'humanité s'y retrouvent. Mon petit contexte passe d'abord par la matrice

de la plantation, avant de basculer dans la question urbaine. Mais toutes les populations aujourd'hui dans le monde quittent l'imaginaire rural et entrent dans un environnement urbain, et même dans un imaginaire urbain. Nous sommes à ce moment déterminant dans l'histoire de l'humanité où notre imaginaire collectif n'aura plus le soubassement rural, ou naturel. Le roman *Texaco* entend rendre compte de cette trajectoire, comprendre le processus urbain, surprendre l'apparition de l'imaginaire urbain... On y retrouve le grand contexte, même si ceux qui le lisent ici ont tellement soif de notre petit contexte et qu'ils vont le traiter en texte de mémoire, de tradition, défenseur de la culture, du créole, etc. C'est vrai, mais ce n'est pas que cela. Les trois niveaux sont importants, donc indissociables.

La première mondialisation mise en œuvre par l'*homo sapiens* a créé sur toute la planète l'infinie diversité des peuples, des cultures, des langues, que nous avons pu connaître jusqu'à présent. Ils ont tous la même base. Aujourd'hui, toute cette infinie diversité retrouve une sorte de mise en inter-rétroaction active : nous sortons des anciens absolus ethniques, tribaux, nationaux, politiques, identitaires et culturels. Et nous en sortons seuls, c'est-à-dire comme des individus. De nouvelles modalités sont en train d'être mises en œuvre. S'il y a quelque chose de fondamental que je dois apporter à la communauté, c'est de lui faire comprendre que c'est à ce niveau qu'il nous faut essayer aujourd'hui de

penser notre individuation au monde, et la manière de trouver de nouveaux liens de solidarité entre ces émergences d'individus.

Car, autrefois, lorsqu'on naissait dans une communauté, ethnie, tribu, nation, patrie, etc., elle vous donnait le sens des valeurs, elle fournissait presque une explication générale du monde et de vous-mêmes. Aujourd'hui, nous sommes seuls. Les valeurs de la communauté ne déterminent plus mon échelle de valeurs. Chaque individu doit se bâtir une échelle de valeurs pour sa famille, sa sexualité, etc. Dans la totalité-monde, nous sommes multi-référencés, alors qu'auparavant nous étions mono-référencés par un cadre culturel et identitaire. Nous avons à construire des sociétés d'individus, à créer un nouveau lien social à partir d'individus, une nouvelle organisation politique à partir d'une concrétion d'individus. Tous ces peuples, toutes ces religions, tous ces dieux, toutes ces langues sont éparpillés dans une infinité d'individus, qui maintenant sont en train de cohabiter et doivent trouver un moyen de fonctionner ensemble. Ces questions forment le soubassement de ma littérature.

Avec la colonisation, nous avons vécu des drames, des génocides, des usures et des effondrements, donc un appauvrissement de la richesse humaine. Nous savons aujourd'hui que nous avons à vivre dans une totalité-monde – qu'Édouard Glissant appelle « Tout-monde », et que j'appelle « Pierre-monde » – avec le risque d'une standardisation et d'une uniformisation de cette même richesse. En même temps, ce risque s'accompagne d'une

résurgence des revendications des différences identitaires et culturelles, d'une manière traditionaliste ou intégriste, certes, mais en fin de compte nous assistons à un nouveau rapport de forces qui s'est construit. Or ce que nous savons aujourd'hui, c'est que nous sommes riches de tout cela. Le problème qui se pose à nous est d'apprendre à vivre dans cette totalité-monde et de faire en sorte que la diversité des langues, des cultures et des identités soit préservée dans notre dissémination individuelle. Ma position est de dire que, étant né en Martinique, je suis gardien d'une partie de la richesse de l'humanité, je densifie ce patrimoine, je le préserve, je le protège, au sens où les Sioux disaient : « Nous sommes les gardiens de la terre », de même que je compte sur un écrivain russe, lituanien ou inuit pour qu'il garde pour moi et mette dans une forme esthétique ce qui a été produit dans son espace humain. Cette densification du Lieu n'est pas équivalente de fermeture, de traditionalisme, de désir de préserver je ne sais quelle pureté essentielle de l'identité contre je ne sais quelle dilution. Elle suppose de faire en sorte que cet espace commun qui est la totalité-monde puisse être une mise en relation des différents Lieux de la Pierre-monde. C'est pourquoi nous parlons de « diversalité » plutôt que de diversité : la « diversalité » est la mise en relation harmonieuse des diversités préservées. Je défends la langue créole au nom de toutes les langues du monde, j'essaie de comprendre le processus historique et anthropologique propre à la Martinique au nom de tous les processus historiques et anthropologiques.

J'aimerais que l'on fasse la même chose partout ailleurs et que la conscience-monde que nous élaborons aujourd'hui puisse être riche de tout cela.

CITÉS. — *Il s'agit donc d'avoir un discours du point de vue de la totalité-monde sur un lieu particulier.*

P. C. — Oui, mais avec une inter-rétroaction entre l'idée de la totalité-monde et l'idée du lieu, qui s'éclairent réciproquement. Le monde ne se vit que par les lieux, et le Lieu ne se donne que par le monde.

CITÉS. — *Vous répondez ainsi à des critiques qu'on vous a sans doute faites à propos de la dérive traditionaliste ou du mythe de l'authenticité présents dans votre œuvre.*

P. C. — Il est vrai qu'on a employé les termes « mythes de l'authenticité ». Il s'agit de plusieurs problèmes. D'abord, nous assistons à un processus général de créolisation dans les Amériques, qui est une mise en conjonction massive, brutale, accélérée de plusieurs races et de plusieurs peuples. Ensuite, ce processus a des résultantes, qui sont elles-mêmes composites et entrent dans une alchimie anthropologique qui ne s'arrête jamais. Ces résultantes, ce sont les créolités. Nous avons donc une créolisation américaine qui a donné les créolités cubaine, martiniquaise, gadeloupéenne, brésilienne, etc., toutes différentes. Elles participent toutes du même processus de créolisation, qui ne se dirige pas vers la momification ou l'essentialisation, mais reste lié au mouvement de créolisation qui continue à l'échelle de la totalité-monde. Le jour où Christophe Colomb met le pied sur une île des Antilles, le monde est de

nouveau relié, et depuis le processus de mise en relation ne s'est jamais arrêté. Nous avons le résultat historique d'une créolité martiniquaise qui s'est toujours trouvée dans un processus interactif avec la totalité-monde. C'est pour cette raison que je dis aujourd'hui – et Édouard Glissant l'a dit avant moi : l'identité traditionnelle était exclusive de l'autre, la nouvelle identité est relationnelle. Je change donc en échangeant avec l'Autre mais sans me perdre ou me dénaturer. Cela veut dire que le changement est inscrit dans le principe de l'identité, et que ce que nous avons vécu en termes de créolité historique, tout ce qui fait notre fond et notre richesse première (les traditions transmises par les conteurs, etc.), est entré dans une fluidité et une évolution. Pour ne rien perdre de cela, seul l'imaginaire relationnel nous permet à la fois de densifier ce qui a été produit par les résultantes historiques et de le mettre en perspective, de façon à pouvoir vivre avec toute la richesse possible les nouvelles modalités identitaires.

Il est vrai que la totalité-monde, la diversité provoquent un désir de racines et de traditions que connaissent les peuples composites. Sur dix lecteurs que je vais avoir, il y a huit qui vont chercher le côté traditionnel. D'autre part, contre les traditionalistes, il va y avoir les universalistes, qui pensent qu'il faut s'ouvrir au monde et tiennent tout un discours sur la modernité, mais qui en fait ont tendance à refouler la diversité. En fait, toutes ces critiques sont fondées sur des lectures liées à des représentations culturelles : on a affaire soit à des universalistes transparents, qui ont

envie de se perdre dans une prétendue civilisation du monde, soit à des traditionalistes assoiffés.

CITÉS. — *Sans être un universaliste transparent et sans chercher dans vos romans une vérité sur la tradition martiniquaise, quand on vous lit, on peut en revanche se poser la question de la conception de la culture qui y est reflétée. Dans Éloge de la créolité (Gallimard, 1989, p. 14), vous faites un constat sociohistorique, politique et culturel : « Surdéterminés tout du long, en histoire, en pensées, en vie quotidienne, en idéaux (même progressistes), dans une attrape de dépendance culturelle, de dépendance politique, de dépendance économique, nous avons été déportés de nous-mêmes. » Quand on lit cela, on comprend que la démarche littéraire est la réponse, à travers une manière d'envisager sa culture (la créolité), à une situation politique, culturelle et sociale d'aliénation de la communauté dont vous êtes issu et entend participer d'une réflexion sur la conscience collective. On peut comprendre cette position, mais il n'est pas évident que la masse de la population martiniquaise s'interroge aujourd'hui sur la question identitaire. La culture créole est assumée, elle devient même folklorique, sans que la question du devenir et de la modernité de la totalité-monde se pose pour autant.*

P. C. — Si vous allez dans n'importe quel pays européen et interrogez le citoyen de base, vous ne pouvez pas en attendre une grande réflexion sur l'Europe, sur son devenir, sur sa place dans le monde, etc. De même, on ne pourrait demander une réflexion de ce type à tous les Martiniquais. D'autre

part, il ne faut pas non plus oublier que le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire a tout modifié dans notre rapport à l'Afrique, à notre couleur de peau, à la colonisation, sans que personne ne le lise. On s'aperçoit qu'il y a une influence des œuvres artistiques et littéraires sur l'imaginaire sans que l'on en ait pour autant une connaissance parfaite. Dans *Écrire en pays dominé*, je considère que je suis un guerrier de l'imaginaire. Mon problème, c'est de pouvoir changer l'imaginaire, non d'effectuer un travail politique. Vouloir être indépendant alors qu'on n'a pas compris le monde, ce serait la pire des catastrophes. Vouloir être indépendant alors que l'on a un imaginaire dominé peut faire craindre le pire.

Aujourd'hui, les questions politiques ou culturelles ne peuvent s'envisager que sur la base d'une complexité bien comprise, car aucun des pères traditionnels que nous avons, dans tous les domaines, n'a encore cours aujourd'hui dans la totalité-monde. Il faut tout revoir, et cela demande un imaginaire de la complexité et de la relation que nous essayons de promouvoir. Parallèlement, il y a un travail de construction du Lieu, de densification du Lieu Martinique qui doit se faire, après la brisure collective que l'on a connue avec la colonisation et l'aliénation. Nous savons que, si nous entrons dans la nouvelle complexité de la totalité-monde sans qu'il y ait eu préalablement ce travail de densification du Lieu, nous risquons par la suite d'affronter un certain nombre de difficultés.

Dans un premier temps, ce travail n'est pas évident pour tout le monde. Les représentations culturelles acquises dans un cadre donné façonnent les lectures différentes qui en sont faites. Tout le travail d'Édouard Glissant, qui a agi sur moi, sur Raphaël Confiant¹ et sur ceux de ma génération, est maintenant, à mon avis, en train de transformer complètement l'imaginaire des Martiniquais dans la direction de cette nouvelle complexité, et nous assisterons sans doute à des émergences majeures dans les dix ou vingt prochaines années. Pourquoi n'avons-nous pas de projet social ou politique, pourquoi nous complaisons-nous encore dans l'assistanat, la dépendance et l'irresponsabilité, pourquoi en restons-nous à des formules élémentaires de la créolité, pourquoi sommes-nous tellement traditionalistes, pourquoi y a-t-il un tel sous-développement dans un contexte de modernisation ? Parce que toutes les questions liées à la mise en place d'un nouvel imaginaire n'ont pas encore été affrontées.

Je ne suis pas d'un naturel très militant, mais je crois au travail sur l'imaginaire collectif, car c'est avec ce nouvel imaginaire de la Pierre-monde que nous pourrons à la fois nous libérer, assumer notre réalité, participer et exister au monde, entrer dans le nouveau vivre-ensemble. C'est en cela que

1. L'un des chefs de file de la « créolité » et co-auteur, avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, d'*Éloge de la créolité*, le manifeste qui fonde ce courant littéraire à la fin des années 1980 (*N.d.l.R.*).

consiste mon travail. Que je traite peut-être trop du petit contexte par rapport aux autres, de cela il y a mille perceptions possibles. Mais, fondamentalement, c'est le changement de l'imaginaire qui m'importe. Dans *Chronique des sept misères*, j'ai utilisé des noms de rues, de lieux, etc., car les gens ont envie d'être inscrits dans leur Lieu, et surtout parce que ce Lieu avait toujours été symboliquement effacé. Cependant, je ne l'ai pas fait dans une perspective traditionnelle où la littérature servait à organiser la vérité d'un Lieu contre les autres vérités, mais dans la perspective d'une densification du Lieu à partir de laquelle nous pourrions ensuite entrer dans l'énigme de la Pierre-monde.

CITÉS. — *Lorsque vous parlez de travail sur l'imaginaire, on comprend que votre littérature ne s'inscrit pas d'abord dans une démarche militante ou engagée. S'il faut lui donner un contenu politique, celui-ci serait plus de l'ordre de la réflexion sur une poétique qui invite à une réforme de l'imaginaire.*

P. C. — Exactement, c'est toute la différence entre le rebelle et le guerrier, qui me paraît très importante. Césaire est un rebelle ; Glissant, un guerrier.

CITÉS. — *On a tout de même l'impression qu'il y a un blocage, chez les Martiniquais, dans une position ambiguë entre le discours affiché qui revendique la créolité, d'une part, et la satisfaction à l'égard de la situation politique actuelle, d'autre part. Vous proposez un autre rapport au monde, vous engagez une réforme de l'imaginaire, mais n'êtes-vous pas trop optimiste en pensant que,*

dans vingt ans, cette réforme portera ses fruits ?

P. C. — Je ne veux pas dire que ce sera moi qui changerai tout, mais je pense que le changement est inéluctable. Nous pouvons gagner ou perdre du temps, mais nous y arriverons. Nous ne nous trouvons plus dans les anciens territoires, qui étaient des communautés exclusives de l'autre, avec des certitudes, des mythes fondateurs, des récits narratifs qui constituaient leur identité. Tout cela est en train d'exploser. Il existe encore, certes, des intégristes, des traditionalistes, sectaires et fondamentalistes, des gens qui, confrontés à la diversité du monde, se replient sur eux-mêmes. De nos jours, tous les conflits dans le monde sont d'ailleurs liés à des attitudes régressives face à la diversité de la totalité-monde. Ces communautés anciennes étaient en général monolithiques (ma peau, ma race, mon dieu, etc.). Aujourd'hui, nous entrons dans des systèmes composites assumés par des individus. De plus en plus, de vieux pays ataviques sont en train de se transformer en « lieux », c'est-à-dire en endroits balayés par le grand souffle du monde, qui deviennent multi-transculturels, à travers des processus interrétroactifs qui relient les différentes composantes. Nous avons à construire un « Lieu Martinique », non pas sur la vieille cohérence de la tradition culturelle née dans les plantations, mais sur un mode multi-transculturel. Les nouvelles sociétés disposeront d'un imaginaire relationnel, capable de se dépendre de la dimension rurale et de bâtir, à travers des syn-

thèses, des régressions, des antagonismes et des solidarités, des manières de vivre ensemble que nous ne connaissons pas encore. Il est normal que les Martiniquais ne comprennent pas encore cela, dans la mesure où nous ne nous situons plus dans les cadres de la vieille communauté dotée d'un drapeau, mais nous sommes entrés dans la complexité qui demande de quitter les « Territoires » pour élaborer des « Lieux ». Nous serons ainsi amenés à envisager un « Lieu Martinique » qui soit à la fois solidaire de la France et de l'Europe, de la Caraïbe et des Amériques. Cela ne me gêne pas, en tant qu'indépendantiste, d'adhérer souverainement à un pacte républicain français. Cela ne me gêne pas non plus de considérer que ce n'est pas la géographie qui détermine les systèmes d'appartenance, on peut tout à fait être dans la Caraïbe et participer à la construction européenne, construire des solidarités à l'échelle des Amériques ou même, du fait de nos origines, de l'Afrique.

Nous échappons donc à tous les anciens critères du territoire, de la race, de la religion pour entrer dans une complexité du Lieu. Le saut qualitatif – politique, culturel, identitaire – à effectuer est immense pour nous, qui sommes encore une communauté balbutiante en ce sens que nous n'avons pas une claire perception de ce que nous sommes et de cette nouvelle complexité que nous commençons à peine à fréquenter. C'est en cela que consiste la grande difficulté. J'explique souvent à mes amis indépendantistes que la Martinique, telle qu'on la connaît, ne sera

plus là. Beaucoup de Français qui viennent s'installer ici et qui défendent le patrimoine local sont plus Martiniquais que moi et que beaucoup d'Antillais. On s'aperçoit que ce qui va faire la cohésion du Lieu, c'est la participation au *projet du Lieu*, non l'origine. Maintenant on peut choisir sa telle natale. Je comprends tout à fait qu'un Martiniquais, même s'il est né ici, se sente mieux au Japon et participe au « Lieu Japon ». Et, personnellement, je me sens plus proche de n'importe quel écrivain du monde qui partage mon rapport à la totalité-monde que d'un écrivain né à Schoelcher ou à Fort-de-France, mais avec lequel je n'ai aucune proximité d'imaginaire. Ce ne sont plus la race, la langue ou le territoire qui font les familles d'écrivains, mais les imaginaires. C'est sur eux que les Lieux vont se constituer, un peu comme les Lieux virtuels sur Internet. Des gens qui viennent de partout s'agglutinent, par affinités de sensibilités ou de valeurs, dans des groupes qui transcendent les anciennes solidarités. L'évolution du « Lieu Martinique » se fait selon des modalités totalement nouvelles. Cela inspire une certaine crainte, et on a tendance à fermer les portes et les fenêtres, sous prétexte que notre culture est menacée de disparition. Tous les peuples connaissent cette crainte, parce qu'ils ont un imaginaire atavique exclusif de l'autre, qui ne peut envisager des modalités d'existence sans une sorte d'absolu vertical. Tandis que l'imaginaire relationnel, sans renoncer à la richesse du Lieu, est à même d'entrer dans cette complexité horizontale.

Beaucoup de ceux qui viennent d'ailleurs pour s'installer ici prennent fait et cause pour la défense du créole, et ce qui m'importe, ce n'est pas que la langue créole soit défendue uniquement par des Martiniquais ou des Gadeloupéens, mais que tout le monde, quel que soit son lieu d'origine, se sente comptable de la langue créole, de la même manière que moi, je me sens comptable de n'importe quelle « petite » langue dans le monde. Si nous parvenons à faire sortir la défense des lieux, des cultures et des identités du simple cadre ethnique ou territorial, nous gagnerons notre combat. Comme pour la reconnaissance de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité, ce qui nous importe, c'est que la conscience-monde le reconnaisse avec nous, non pour culpabiliser l'Occident mais pour faire en sorte que la mémoire de ce crime soit reliée aux mémoires d'autres crimes. Aucune mémoire ne peut se sauver seule. Les Juifs ne pourront pas sauver leur mémoire tout seuls, sans tenir compte des autres mémoires. Pour s'opposer aux crimes dont l'être humain est capable, il faut que toutes les mémoires se rassemblent pour former une digue.

Le hasard fait que mes racines sont martiniquaises, mais je suis de ce Lieu, je ne le déserte pas. Je ne suis pareil ni à celui qui déserterait son Lieu sous prétexte de penser le monde, ni à celui qui s'enfermerait dans son Lieu sans tenir compte du fait que ce Lieu est désormais soumis à toutes les grandes mutations du monde. Il faut défendre le Lieu sans entrer dans des processus régressifs. Si nous parvenons à distiller cet

imaginaire par des histoires, à modifier la sensibilité par la littérature, je pense que, dans les années qui viennent, nous allons accéder à un autre niveau.

CITÉS. — *On peut donc dire que la société créole a une identité composite, mais qu'elle n'est pas encore parvenue à mettre en œuvre l'imaginaire qui y correspond.*

P. C. — La créolisation s'est faite à notre insu et continue à se faire ainsi. Il faut déjà en prendre conscience. Le problème du composite quand on en a conscience, c'est qu'il crée un désir d'atavisme, même de pureté, qui à son tour crée un désir d'ouverture. Il faut prendre toute la mesure de ce processus pour le combattre. Il faut considérer en outre le fait que, dans la conscience-monde qui se construit aujourd'hui, il n'y aura pas d'instant de béatitude. On aura à tout moment des traditionalistes, des défenseurs de telle langue, race, ou dieu. C'est un peu comme dans la démocratie : ce sera toujours un champ ouvert et tumultueux entre l'ouvert et le clos. Il n'est pas exclu qu'on connaisse une vague traditionaliste en Martinique, mais elle sera travaillée, relativisée par la totalité-monde et par le processus relationnel. On aura toujours des sociétés chaotiques.

CITÉS. — *Le processus dont vous parlez concerne-t-il toutes les sociétés ?*

P. C. — Bien sûr. On aurait tort de croire que le problème que nous avons à régler est propre à la Martinique. C'est un problème que nous avons à régler et à vivre ensemble dans la totalité-monde. Tout se joue à cette échelle. Comment va-t-on exister dans un monde relié, quelles sont les institu-

tions mondiales à mettre en place pour que les nations sans État ou les nations naturelles comme les nôtres y trouvent une place ? Car selon moi, la plus grande misère de la vie internationale, c'est qu'elle ne tient compte que des États-nations.

CITÉS. — *Vous parlez de la Martinique comme d'une nation naturelle, mais ce qui fait une nation, c'est notamment la conscience d'un projet commun.*

P. C. — Le sentiment d'appartenance à une histoire commune, un espace donné, des repères communs assez forts, c'est cela une nation naturelle. Mais cette nation naturelle doit exprimer sa présence au monde selon des modalités qui sont nouvelles, et non plus à travers l'État-nation. Il est vrai que l'État-nation a permis de densifier les territoires d'une manière très particulière, mais à quel prix ? Quand je vois le grand silence artistique et esthétique qu'on rencontre dans certaines régions de France, je me dis que la France s'est appauvrie en se centralisant. L'État-nation a permis à des nations d'avoir une présence adéquate à une certaine époque, mais au prix d'une grande perte en diversité et en richesse. Aujourd'hui, la question de l'oralité a été traitée, le mélange des langues est fait, les gens ont été libérés par rapport à la langue française ; cela est réglé¹. Tous

1. Allusion à la diglossie entre langue créole et langue française, qui a longtemps eu cours aux Antilles françaises et qui a induit, pour nombre d'Antillais, par souci d'intégration, une survvalorisation de la langue de la Métropole. La conséquence directe fut un discrédit, voire un rejet du créole (*N.d.l.R.*).

les problèmes – y compris les problèmes écologiques que nous rencontrons en Martinique – se pensent à l'échelle mondiale. Si nous ne disposons pas d'une instance globale, nous ne pourrions pas résoudre les problèmes de la mangrove du Lamentin. C'est ce cheminement, cette conscience en devenir, que j'essaie de décrire de *Chronique des sept misères* à *Bible des derniers gestes*.

CITÉS. — *Comment vous situez-vous, du point de vue littéraire, par rapport à Édouard Glissant ?*

P. C. — Il est sûr que nous sommes très proches dans l'idée de totalité-monde qu'il faut tenter de deviner. Nous le faisons de livre en livre, et chaque livre règle un problème. C'est cela qui fait l'intérêt d'une œuvre d'art, elle reprend le fil culturel. Nous savons qu'il nous faut libérer notre imaginaire, maintenant il faut trouver l'énergie de la création que demande la Pierre-monde, l'énergie de la merveille. C'est une fluidité constante. Beaucoup de gens sont déconcertés parce qu'ils veulent retrouver dans *Chronique des sept misères* ou dans *Solibro magnifique* ce qu'ils ont aimé et connu, alors que le processus s'est déjà porté au-delà. Un critique a remarqué une fois que *Chronique des sept misères* est un roman polyphonique du « nous », alors que *Texaco*, c'est le « je ». Mais la question n'est pas celle du « nous » des communautés anciennes, mais celle du « je » et du « nous » ensemble. On se trouve à la fois dans la construction de la conscience collective, de la perception de cette réalité mosaïque et complexe, et dans la mo-

dernité de l'individuation. Je suis un individu dans un « nous » problématique, et inversement. Le « je » de *Texaco* est un « nous » problématisé qui, à son tour, renvoie à un « je » en train de se construire. En ce qui concerne la question politique, celui qui aurait été rebelle dans les années 1950, qui aurait fait toutes les guerres coloniales et qui serait revenu ici, serait désespéré et amer, car cela ne marcherait pas. Des centaines de personnes ont connu ce problème. Si Fanon était rentré chez lui, il aurait été malheureux. Ce qu'il a appliqué en Algérie n'aurait pas marché ici, car

nous sommes déjà dans la problématique relationnelle du Lieu composite. On reprend ce qui a structuré la résistance jusqu'à présent pour le décomposer et, à la fin, on est confronté à la totalité-monde, l'énigme de la Pierre-monde : tout a changé. De plus, l'œuvre littéraire questionne d'abord la littérature, et c'est à travers ce questionnement qu'elle prend la puissance d'action sur le réel. Cette puissance dépasse le tract, l'engagement, le militantisme immédiat, qui ne peuvent pas comprendre le futur du monde. Voilà ce que Glissant nous a appris.